

# Benigno Cacérés (1916 - 1991)

Les renseignements biographiques qui suivent ont trois sources principales : [Maitron](#), le [musée de la Résistance en ligne](#) et le [site du château d'Uriage](#). Cacérés est l'auteur d'une vingtaine de livres, largement autobiographiques. C'est dans « [L'espoir au cœur](#) » qu'il raconte l'affaire d'Esparron.

Benigno Cacérés était né en Espagne, mais il avait passé toute son enfance à Toulouse, où ses parents s'étaient installés après avoir quitté Frades de la Sierra, à 40 km au sud de Salamanque, peu après la naissance de Benigno. Celui-ci avait abandonné l'école à douze ans pour devenir charpentier. Il fut reçu Compagnon du Devoir sous le nom de « Castillan-la-Fidélité ». Toute sa vie, il resta fidèle au compagnonnage. Doué d'une grande curiosité intellectuelle, il lut beaucoup dès son adolescence, mais n'accéda à une véritable formation intellectuelle qu'après sa rencontre avec l'École des cadres d'Uriage. Invité d'abord à quelques séjours pour y témoigner de la condition ouvrière, il fit partie des instructeurs permanents à partir de 1942.



Le régime de Vichy ayant décidé de mettre fin à l'École des cadres d'Uriage, Cacérés prolonge l'expérience et devient un militant de l'éducation populaire. Avec quelques camarades, ils forment des « équipes volantes », qui parcourent les maquis de la région pour instruire les jeunes résistants. Elles sont composées de trois membres : un gradé enseignant, un second chargé de l'animation des veillées, le dernier chargé de rendre leurs enseignements accessibles à tous. Le dessein de ces équipes volantes était de donner un sens au combat des maquisards et former leurs consciences de nouveaux citoyens. Les missions des équipes volantes duraient en moyenne une semaine ; leurs membres participaient aux corvées et aux tours de garde, à la vie du camp, ce qui avait pour effet de mieux les intégrer. Benigno Cacérés, « Mirouze » dans la Résistance, avait le don de rendre les textes et débats accessibles à tous. Il faisait équipe avec « Kim », l'intellectuel, de son vrai nom Simon Nora, futur chef de cabinet de Mendès-France. Lemoine, le troisième homme, brillait le soir aux veillées en disant les textes de grands auteurs ou en accompagnant les chants patriotiques à l'harmonica. Marc Serratrice, dans son livre « Avoir 20 ans au Maquis du Vercors », fait une description succincte de Benigno Cacérés : « Mirouze, petit bonhomme sec et noiraud à l'exubérance méridionale, toulousain et charpentier et il était fier de le faire savoir... militant de la cause ouvrière... Il fut rapidement adopté tant il était proche par ses origines populaires de la plupart des garçons du camp ».

Après l'attaque par les Allemands du château de Murinais qui leur servait de base, certains, dont Cacérés, trouvent refuge à l'ermitage d'Esparron. Il se souvient :

Ce monastère est bâti sur un piton glacé, battu par les vents, perdu dans la forêt de sapins. L'ensemble des vieux bâtiments délabrés et sinistres est composé de cellules

froides, nues, toutes situées au nord et reliées les unes aux autres par un immense couloir, où les courants d'air s'engouffrent avec violence.

Comme bibliothèque, il n'y a guère que quelques exemplaires d'un livre religieux, dénichés au grenier entre les poutres. Certes, les veillées sont moins austères, puisqu'on y entonne quelques airs peu cléricaux : le Chant des ouvriers, de Pierre Dupont et le Chant des canuts. Mais les conditions de vie sont plus que spartiates : celui qui veut se laver n'a pour seule solution qu'un bassin, à l'extérieur des bâtiments... après avoir cassé la croûte de glace ! Au matin du 3 février 1944, « Mirouze » est inquiet :

Je fus ce matin-là réveillé avant le jour par une lueur verte qui filtrait à travers les vitres de l'étroite fenêtre du monastère d'Esparron. Je m'approchai à demi endormi, j'écarquillai les yeux : je ne distinguais rien d'autre que la nuit. J'ouvris les deux battants et je me penchai au-dehors.[...] Rien ne venait troubler le silence de la nuit. Dans le ciel brillaient encore les étoiles. Sans doute avais-je été victime d'un cauchemar ou d'une hallucination. Parfois, il arrivait que l'un d'entre nous s'éveillât. Alors, un instinct, une sorte d'inquiétude constante le conduisaient à s'assurer que tout était calme, que rien ne venait troubler notre refuge. D'ailleurs, là-bas, sur le piton, deux hommes de garde veillaient. Rien ne pouvait leur échapper. Ils voyaient très loin par le sentier ; le signal d'alarme n'avait pas fonctionné. Je refermai la fenêtre et revins aux lits de bois construits les uns sur les autres, presque jusqu'à hauteur du plafond.

Effectivement l'alarme n'avait pas fonctionné. Pourtant, la fusée verte était bien un signal d'attaque, lancé par les assaillants. La fusillade qui éclate aussitôt est sans équivoque. Les rafales de mitrailleuse claquent, des coups sourds annoncent l'arrivée et les points d'impact d'obus de mortier. Des maquisards tirent quelques coups de feu mais la partie est par trop inégale. Compte tenu de la disproportion des forces et de la puissance de feu dérisoire dont il dispose, le chef du camp, Cathala (« Grange »), ordonne le repli immédiat. L'un de ses hommes, Charles Basinet-Delfour (« Bordeaux »), est abattu au moment où il essaie de franchir une des portes du monastère. La seconde porte est balayée, elle aussi, par des rafales de fusil-mitrailleur et un maquisard, Marin, a le poignet fracassé. Enfin, la troisième tentative est la bonne. Une poterne n'est pas encore sous le feu de l'ennemi. Les assiégés s'égaillent à travers bois, tandis que derrière eux le monastère est martelé par les coups de mortier. Des balles sifflent et Marius Desserre (« Berlingot ») tombe pour ne plus se relever. Mais les autres, se faulant à travers les rochers, sont rapidement hors d'atteinte.

Les hommes des « équipes volantes », eux, se sentent impuissants devant une situation inédite. L'un d'eux prend alors les choses en main : « Venez, il faut sortir de là avant qu'il ne soit trop tard ». Toute l'équipe saute par une fenêtre et, grâce à une providentielle glissade sur une forte pente tapissée d'aiguilles de sapin, déboule vers un torrent – où les Allemands ne viendront pas chercher les fuyards. Les occupants d'Esparron se sont, en somme, bien tirés d'affaire. Grâce à une faute tactique des Allemands, qui, contrairement à ce qu'ils avaient fait à Malleval quelques jours plus tôt, ont négligé d'encercler les hauts avant de lancer leur attaque. Se glissant à travers les mailles, fort larges, du filet, les maquisards ont éclaté en petits groupes, mobiles et peu repérables.

La photographie suivante illustre la fiche « [L'attaque du camp d'Esparron](#) » du Musée de la Résistance en ligne.



Esparron, quand les Chantiers s'y installèrent à l'automne 1940. La Maison des Dames, incendiée le 15 août 1907, était restée dans cet état. Les jeunes des Chantiers arasèrent le bâtiment central au niveau des ailes et couvrirent l'ensemble d'un toit unique.  
FTP : emplacement du chalet construit par les Chantiers et occupé un moment par les FTP. MD : Maison des Dames. P : une des portes.  
XI : logement du camp XI. U : logement de l'équipe d'Uriage. T : terrasse minuscule.